

Le français des « baskets-casquettes »

Depuis le début des années 80, un jargon très élaboré fait d'emprunts et d'inventions se développe dans les grands ensembles comme à Bellefontaine, Bagatelle, quartiers de Toulouse, et il gagne le langage courant.

Ce parler préfigure-t-il la langue de demain...? Qui sait...?

Au commencement était le verbe. Pas seulement lors de la création du monde, dans les ZUP aussi. De dorénavant jusqu'à désormais inclus, de l'autre côté du périph' et dans les cours de *récré* on parle *télé*, on cause *cité*, on *speake franglais*, on *baragouine cyberné*, mais alors... où k'il est, le français ?

Eh bien, il *descenda*, il *monti*, il *évolutionna*, *se transformu*, prouvant à chaque anagramme, aphérèse, troncation et autre régime amaigrissant lexical qu'il est une langue vivante, à l'image de notre société, en perpétuelle évolution.

Situé à l'extrême sud de la langue parlée, là où hier, il y avait le jargon des princes, aujourd'hui on trouve le verlan. Exit les parents, les profs, les flics, les juges, les autres, utilisé rien que pour être à la fois obscur et pas clair, le verlan est l'expression de la génération-cités, son signe de reconnaissance identitaire, le témoignage de ses cacophonies dermiques et de son *melting-pote*.

Dans les grands ensembles de banlieue, le langage des « baskets-casquettes »¹ se dérobe aux oreilles des « costards-cravates », les bourgeois, les étrangers au quartier. Il est fait pour cela. « *Même nos darons y pigent tchi* », s'amuse Aïssa, le géographe de Bagatelle.² Traduction: « *même nos parents n'y comprennent rien* ».

La position occupée actuellement sur l'échiquier linguistique par les variantes banlieusardes ne saurait être comparée à celle que l'on a constatée jusqu'à l'époque actuelle à propos de la langue populaire au travers de ses variantes régionales.

« Si l'on prend en considération ce qui s'est passé depuis cent ans environ pour l'argot traditionnel, qu'il s'agisse de celui de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e, de celui des années 1920–1930, d'après guerre (années 1950–1960), une différence fondamentale doit être notée par rapport à ce que l'on constate aujourd'hui sur le terrain: de nos jours les épices importées et instillées dans la langue française sont de plus en plus fréquemment empruntées à des langues étrangères. »³

¹ Les *baskets-casquettes* sont les jeunes arabes issus de l'immigration en France.

² Aïssa est qualifié de géographe du Mirail parce qu'il est licencié de géographie de l'UTM d'une part et parce qu'il connaît le quartier d'une manière approfondie d'autre part.

³ Goudailler, J.P., (1997), *Comment tu tchaches*, Paris: Maisonneuve et Larose, pp.12–13.

Cette interlangue fabriquée avec des bouts de mots récupérés dans tous les jargons: verlan, argot corporatiste du début du siècle, tzigane, arabe maghrébin, berbère, dialectes africains, créole, occitan ou corse... Elle est pratiquée aussi bien par les *Reubeus* (Beurs) que par les *Reunois* (noirs) et les *Gaulois* (franco-français) des quartiers ou des cités (pas seulement en banlieue, mais aussi intra-muros).

La principale fonction est identitaire. « *Entre nous, quand on parle le français, on met toujours quelques expressions arabes, ça nous rapproche, c'est un signe d'affection et de complicité. En plus, comme ça énerve des gens autour de nous, on en dit encore plus, on montre qu'on est différents* » nous explique un étudiant de l'université de Toulouse-Le Mirail que nous avons interviewé à Bagatelle.

A partir du moment où il y a une exclusion, un interdit ou un tabou, il y a toujours des personnes qui contournent la règle par le langage. Tous les argots s'avancent masqués (c'est la fonction critique qui vise à empêcher les autres de comprendre) et s'évadent dans le jeu (c'est la fonction ludique).

Certains *initiés* sont parfaitement trilingues : ils maîtrisent le français de l'école, le parler des cités, et la langue du bled. Tous sont des fans de rap, musique qui s'appuie sur l'argot du béton et dont la verve populaire n'a pas été entamée par la *starisation* orchestrée par les multinationales du disque : chaque quartier a son groupe qui y va de ses deniers pour louer des salles de répétition. Il y a aussi, dans le parler des quartiers, une verve héritée des joutes verbales méditerranéennes.

Le parler de la génération rap est endémique. Il ne s'exporte pas. Dans les tournois de foot brésilien interbanlieues, Toulousains et Parisiens *ne se reçoivent pas cinq sur cinq*. Dans la périphérie de la capitale, le verlan est dominant. Au sud, on emprunte ici et là à toutes les communautés. Le lexique s'enrichit d'autant et il reste ouvert. Ainsi les Marseillais se font entendre au Mirail...

Le langage des cités traduit un mode de vie en circuit fermé, la *galère* et on ne trouve pas le moindre mot lié aux loisirs : c'est simple, il n'y en a pas. Cette langue tournée vers l'intérieur n'exprime pratiquement que les *engatses*, les problèmes, en tout cas les réalités quotidiennes très terre à terre. Ce qui n'enlève pas aux jeunes un sens de l'humour développé. Exemple recueilli au pied de *la*

dalle au Mirail : « *le matin, tu te lèves, tu vas à la NBA (prononcez en anglais, N-BI-EÏ), et si y'a tchi, tu remontes et tu tiens les murs de la cité* ».

C'est quoi la NBA, à part le championnat américain de basket ? « *Dans notre délire, on joue sur les mots. La NBA, c'est l'ANPE, par dérision pour l'accent de nos darons qui nous disent tout le temps "va à l'A-N-PI-EÏ"* ».

« Tous les jeunes ne parlent pas comme ça », remarque une responsable associative de Bagatelle. « Mais on voit des petits blonds comme les blés parfaitement à l'aise dans le maniement du tzigane, de l'arabe ou du verlan ». Les jeunes qui vivent les mêmes choses se retrouvent ainsi. Le langage devient une sorte de carte d'identité, une façon de montrer patte blanche. Ce groupe social se trouve ainsi impliqué dans des situations diglossiques, sinon polyglossiques, complexes. Non seulement parce que certains jeunes pratiquent l'arabe dit institutionnel, très souvent appris par le biais d'associations, mais aussi parce que la coupure idéologique entre les langues peut se poser avec encore plus d'acuité, par exemple pour les locuteurs d'origine berbérophone dont les langues sont diluées dans la masse arabophone en France, et occultées au Maghreb.

Les formes métissées, enregistrées lors de notre enquête, semblent en effet revêtir une valeur emblématique, gouvernée par un ensemble de facteurs situationnels : l'attitude face aux langues et face au parler bilingue, les relations à l'intérieur de la famille, et les relations avec la société environnante. Ces faits linguistiques constituent les traces de l'existence d'un langage de clan, d'une identité plurilingue, qui s'accompagne de pratiques pluriculturelles. Les mots utilisés ne sont pas considérés comme équivalents aux mots dont ils sont issus : ils connotent, en revanche, d'autres habitudes verbales, une autre culture, qui, véritablement, revêtent une fonction grégaire.

« *Vous pensez que vous avez créé une langue avec vos amis ?*

— *Eben, oui, c'est ce que nous on croit, c'est ce que nous on veut faire, parce que ce langage c'est le nôtre et ben , e ben c'est, tu vois, on (n') a pas grand chose nous ici, et j(e) crois qu'i(l) faut pas dire autre chose, point.* »

L'originalité de la situation sociolinguistique vécue par les jeunes issus de l'immigration maghrébine réside donc dans son caractère de double discrimination au niveau familial, d'abord, où les langues sont dotées de statuts et de fonctions différents. G. Ludi (1989) va jusqu'à parler de *diglossie*

intrafamiliale, puis au niveau institutionnel, où les facteurs socio-historiques agissent dans le sens d'une exacerbation du conflit linguistique.

Ainsi lors d'une enquête que nous avons effectuée à Toulouse récemment, un jeune beur nous confie : « *Pour les Français on est que des arabes et pour les arabes, je veux dire les vrais, et ben on est que des Khroustous* ». ⁴ Cette dépréciation généralisée se fait en même temps le véhicule d'une image de soi dégradée, stéréotypée, aliénée.

Et c'est bien parce qu'ils sont en difficulté d'intégration, voire d'identification, qu'ils sont du même coup en difficulté de dénomination, et qu'ils sont parvenus au point de s'adjuger une désignation pour le moins ambivalente — celle de *Beur* — mais qui a eu le même mérite éphémère, de déconflictualiser une image enserrée dans une sorte de continuum de stéréotypes et de préjugés.

Une désignation en forme de palliatif, qui a cependant très vite servi les intérêts d'une expression discriminatoire, parce que détournée de son sens premier : en prétextant déceler dans cette dénomination des tonalités proprement revendicatives ; c'est toute une tendance opposée à l'intégration de ce groupe dans le tissu national qui se trouve justifiée, fondée. La mise en place d'un tel processus de hiérarchisation des pratiques linguistiques, avant toute décision politico-idéologique, risque fort de se solder chez les baskets-casquettes dès lors persuadés de ne pas être détenteurs d'une parole légitime, par l'émergence d'un sentiment de culpabilisation linguistique, pouvant entraîner des blocages, voire un rejet de l'identité d'origine.

Les langues et les pratiques langagières n'apparaissent pas chez eux comme un simple moyen de reconnaissance ou de manifestation de l'appartenance à un groupe donné. C'est aussi un objet qui semble se construire dans un mouvement dialectique. En effet, la corrélation entre pratiques langagières et identité, fortement thématifiée dans le discours des locuteurs sur leur expérience vécue de contacts linguistiques, manifeste, à l'évidence, une prise de conscience linguistique et culturelle.

Les changements identitaires inhérents à cette situation ne se sont cependant pas déroulés sans heurts, et n'ont pas été facilement acceptés. Car s'il se développe une certaine solidarité entre les locuteurs qui manifestent une identité

⁴ *Khroustous* : terme péjoratif qui signifie "immigrés économiques".

mixte, les nouvelles formes métissées constituent les traces fragiles d'une identité sur laquelle peuvent s'abattre, à tout instant, des pans entiers de présupposés...

C'est un moyen pour ceux qui utilisent de telles formes linguistiques de s'approprier ainsi la nouvelle langue circulante, qui devient leur langue, celle qu'ils ont transformée, malaxée, façonnée à leur image, digérée pour mieux la posséder, avant même de la régurgiter, de l'utiliser après y avoir introduit leur marques identitaires.

« L'Éduc, il est off road, il me dit jourtou : "n'oublie pas de mettre ta cagoule en sortant", alors que tout le monde sait qu'on la met en entrant ! »

Traduction : « L'éducateur n'est pas à la page. Il me dit toujours : "N'oublie pas de mettre ton préservatif en sortant", alors que tout le monde sait aujourd'hui qu'il faut le mettre en entrant ! »

Ils peuvent alors, grâce à cette langue et au travers d'elle, non seulement se fédérer mais aussi et surtout espérer résister et échapper à toute tutelle. Ils se donnent ainsi un outil de communication qui se différencie de leurs parlars familiaux mais aussi de la forme véhiculaire du français dominant.

« Dans les banlieues ça fout même plutôt les nerfs quand on voit les fromages nantis se la jouer en imitant les rapeurs, avec une casquette de bon beur, parce que nous, c'est pas une mode qui nous pousse à parler et nous habiller ainsi... »

A ceux-là, on la lance "Allez, nacave ! tirez-vous, laissez-nous tranquille" »

La violence verbale est une des manifestations les plus perceptibles des fractures linguistiques et sociales qui s'opèrent. En effet, plus les communautés banlieusardes sont géographiquement, économiquement et sociologiquement isolées du reste de la population, avec lequel aucun lien véritable ne peut plus désormais s'opérer dans bien des cas, plus les fractures sociale et linguistique grandissent. Ils ne parlent pas français ; ils n'expriment que de la violence, leur violence ; il n'y a que des mots grossiers dans ces parlars ; un malaise social est reflété par cette manière de s'exprimer ; on ne sait plus parler français dans les banlieues.

« Depuis que je suis linké avec la gauloise, j'essaie de la digitaliser jusqu'à ce qu'elle ne soit plus qu'un sprite. C'est un hit aussi prenant qu'un wargame dans un cyberspace infecté de pas beaux. Il faut des tips pour trouver la soluçe qui fera de moi, Khouya, un vrai boss, fehim ».

Traduction : « Depuis que j'ai rencontré cette Française, j'essaie de l'emmerder (de me l'approprier) jusqu'à ce qu'elle ne soit plus qu'une marionnette entre mes mains. C'est une aventure aussi passionnante qu'un jeu de bataille dans une contrée hostile. Il faut beaucoup d'astuce pour

arriver à l'aboutissement qui fera de moi un monstre de haute volée, tu as compris, mon frère ? »

Grossiers sûrement, vulgaires pas forcément. Véritables soupapes de sécurité, les gros mots et les insultes permettent de décharger l'agressivité, de désamorcer la violence et d'éviter la bagarre « *cuculs, neu-neu et cœurs sensibles s'abstenir* ».

Le fait d'écrire cette langue lui ôte de sa virulence car elle s'est élaborée dans le pur parler. Les *triturerés du bulbe* trouveront que le choix de la graphie phonétique retenue est fantasque, imprécis, voire discutable, mais — *scuzemi d'avance* (excusez-moi d'avance) — c'est celle qui m'a paru la plus immédiatement lisible, accessible, compréhensible (en permettant d'éviter par exemple l'utilisation excessive d'apostrophes pour les voyelles muettes) et la plus respectueuse de la façon dont les verlanisateurs font sonner les mots — *swinguer* même. L'intention s'y manifeste par l'intonation et l'accent. Procédés difficiles à rendre par écrit.

De même certains passages dérapent de la dérision vers une tension, une agressivité qui peut contribuer à rendre ces jeunes parfaitement insupportables. Ils le sont. Mais à qui la faute ? Depuis l'enfance, on leur fait l'apologie des marchandises, on les soumet à toutes les convoitises, on leur met sous le nez le côté confituré de la tartine en leur disant : « *Allez-y, goûtez, mais des yeux seulement !* ».

Plus profondément que les autres, ils ressentent cette sélection comme une sorte de mise à l'écart sociale, de renvoi aux emplois tels que ceux qui ont été exercés par leurs aînés voire leurs parents. Ils ressentent tout simplement comme un abandon au chômage, dans la mesure où, pour eux, il est difficile « *de vivre dans un pays qui est le tien sans l'être* ».

Mais le motif majeur de la parlure banlieusarde étant une réaction défensive des *jargonautes*, il donne sa cohérence à l'intention de communiquer selon un jeu social d'un autre type que celui de la conversation habituelle. En effet, le recours au jargon des jeunes se fait dans une double direction :

- pour une intercompréhension rapide entre initiés ;
- contre un tiers à exclure de ce qu'il y a à comprendre, soit une logique de la communication que nous appellerons jeu de tiers exclu, où la présence de ce tiers à exclure est seule à provoquer l'emploi de « *l'argot arabisé, l'argot fast food* »

Si deux Beurs veulent se dire quelle démarche il faut faire pour aboutir à leur fin, en présence de leurs parents qu'ils doivent priver de l'information, ils passent du français commun au verlan méïssé, leur parler spécifique et reviennent au français de tous pour les banalités : *ni vu ni connu j't'embrouille et les autres n'y entendront que du bleu*.

Mais à exclusion, exclusion et demie. Le parler des baskets-casquettes déclenche aussi des réactions de défense secondaire chez ces tiers exclus ; elles procèdent d'un imaginaire qui entraîne rejet, mépris... Comme si ces pseudo-argotiers semblent avoir trouvé un malin plaisir à ériger en système l'irrespect des convenances verbales.

Conclusion

Le français tel qu'il est pratiqué par les jeunes arabes issus de l'immigration, dans la banlieue toulousaine est à la fois affirmation identité et pratique sociale d'*insoumission*, liées à la recherche d'une certaine reconnaissance.

Ce sentiment de déphasage et d'exclusion est d'autant plus fort chez certains qu'ils vivent de véritables situations d'échec scolaire, ce qui n'est pas sans répercussions notables sur le plan de l'expression linguistique : *les maux de dire*.

Ces jeunes baskets-casquettes semblent ainsi avoir leur propre façon de se sentir français, leur propre façon de se sentir maghrébins. Leurs pratiques langagières sont donc développées comme autant de *contrenormes* par rapport à la langue étrangère, étrange par rapport à leur propre culture.

La déstructuration linguistique peut consister ainsi en un jeu, d'autant plus que cette langue désormais possédée, appropriée, devient un jouet, l'objet de jeux de ceux qui l'utilisent, la parlent : un mitraillage de syllabes qui ne donneraient rien sur le papier mais brûlent en bouche comme des pierres de lave ; un chef-d'œuvre du genre, déclarations d'intention, agressive, étouffante... (« *à leur contact le hip-hop reste compact* »)...

La fonction ludique du langage peut alors pleinement s'exprimer et l'accumulation des procédés tels que la troncation (apocope, aphérèse, syncope), la suffixation parasitaire, la mise en forme verlanesque ainsi que la profusion de figures de type métaphorique ou métonymique en sont la preuve.

Est-ce qu'elle a toujours une *gueule d'atmosphère*, la *tchatche* des cités ? A-t-elle seulement encore de la gueule,⁵ à une époque où, médias aidant, tout le monde parle en gros comme tout le monde ? A une époque où il est devenu banal de dire que les intellos causent comme des zonards, les lycéens comme des camés new yorkais, les putes comme des assistantes sociales, les artistes-culte comme des personnages de BD de Margerin, les ministres comme Coluche, et les fripiers du Forum des Halles comme des intellos.

Le jargon des Beurs qui a toujours été considéré par certains comme une réaction d'indignation, comme une monstruosité ou même un exotisme langagier à portée de tous, trouvera-t-il sa place dans l'éventail des argots ?

Mots choisis

Baskets-casquettes jeunes des cités

Bouffon rigolo

Clando clandestin (peut être une insulte)

Costards-cravates ceux qui sont socialement intégrés, qui ont du travail, les bourgeois

Dareuf frère

Dicave regarder

Engatse problème, ennui

Gauloise Française

Go fille, femme

Gorette jeune fille

Jaillav, craillav manger

Je suis complètement à l'ouest je suis à la masse, je ne suis pas bien

Khroustous immigré économique

La daronne la mère

La gadji la fille

La tchoucate la cigarette

La vago la voiture

Le daron le père

Le gadjo le mec, le garçon

Les crapuleuses ou *les charlotas* les filles qui se comportent comme *des* garçons

Les schmitts les policiers

Patchak, fatch bidon, sans valeur

Piav l'alcool

Pourav puer

Raclo gars

Taf travail

Tchatche (prononcer *tchatch*) est un véritable symbole (pour ne pas dire LE symbole des cités) le parler

Tchi rien

⁵ Notre propre discours s'est volontairement laissé contaminer par le registre de langue que nous avons essayé d'analyser tout au long de cet article.

Tune argent

Références bibliographiques

- Bouchaux, Alain, musicien, (1988), « Et si l'argot était pudique ? », Documents de Travail du Centre d'Argotologie, Paris V–Sorbonne, n° VIII déc
- Boudard, Alphonse, (1974), *L'hôpital*, Paris: Gallimard, Folio p.117
- (1990), « Une langue au cabinet noir ». Préface du *Dictionnaire érotique moderne*, d'Alfred Delveau, Paris: Les éditions 1900
- Boudard, Alphonse et Luc Etienne, (1990), *La méthode à Mimile*, Paris, Le Pré aux Clercs (réédition)
- Dabene L., Billiez, J., (1987), « Le parler des jeunes issus de l'immigration » dans Vermes G., Boutet J. (Dir.), (1987), tome 2, Paris, l'Harmattan, pp. 62–77
- Goudailler, J.P., (1996), « Les mots de la fracture linguistique », la *Revue des deux mondes*, mars
- (1997), *Comment tu tchatches*, Paris: Maisonneuve et Larose
- Ludi, G., (1987), *Devenir bilingue, parler bilingue*, Actes du 2^e colloque sur le bilinguisme du 20 au 22 septembre 1984, Université de Neuchâtel, Tübingen, Niemeyer, 270pp
- (1989), « Migration interne et intégration linguistique. Vers une étude de diglossie intrafamiliale dans un état multilingue basé sur le principe territorial » dans Gretler A. et alii (Eds), (1989), Berne, Peter Lang, pp.175–190
- Mackey, W.F., (1976), *Bilinguisme et contact des langues*, Paris: Klincksiek
- Mandelbaum-Reiner, Françoise, (1991), « Suffixation gratuite et signalétique textuelle de l'argot », *Langue française*, n° 90 mai pp.106–112
- (1991), « Secrets de bouchers et largonji des louchébém », *Langage et Société* n° 56 juin, pp.21–49
- (1992), « La désargotisation », Documents de travail du Centre d'Argotologie de l'UFR de linguistique générale et appliquée de Paris V–Sorbonne, novembre, n° XIII–XIV
- Poplack, S., (1988), « Conséquences linguistiques du contact des langues, un modèle d'analyse variationniste » dans *Langage et Société* n° 43, Paris: Maison des Sciences de l'homme, pp.23–48
- Rebaudieres-Paty, M., (1987), « Étude des marques identificatoires dans le langage de familles immigrées de différentes origines, dans le bassin houiller lorrain » dans Ludi G. (De.), (1987), Tübingen: Niemeyer, pp. 191–209
- Sayah M., (1997), « Le langage du clan », *Cahiers de l'Association for french language Studies*, Autumn 1997, pp.15–25
- Vermes G., (1988), *Vingt-cinq communautés linguistiques de la France : les langues immigrées*, Paris: l'Harmattan, tome 2

Mansour Sayah
 Université de Toulouse-Le Mirail